

Pain rouge

10 lecteurs. 7 femmes 3 hommes : LA NARARATRICE- MARIA- PEDRO- ZORA- FATOU - FATOU JEUNE- TANIA LA RUSSE- NICOLAI LE RUSSE- MARIA JEUNE – LE BOULANGER PATRON-

NARATRICE : Nous sommes en Espagne. L’endroit ressemble à un appartement collectif, à une pièce de vie d’un asile, à un foyer d’un centre d’accueil. Le mobilier est assez laid, sommaire, solide.

Dans un lumière d’après midi à cour, deux femmes sont assises à une table, l’une d’elle a des tics, elle se frotte souvent le dessous du nez. MARIA - ZORA.

Une autre femme, à la peau noire, vêtue d’une blouse de travail bleue clair remplit une bouilloire électrique, puis attend que l’eau bout. FATOU

Un homme, vêtue de la même blouse bleue installe aux deux femmes assises un couvert, des bols, des biscuits, du beurre, du pain. C’est le seul dans la pièce qui s’active. PEDRO A jardin, dans l’ombre, silencieuses, trois silhouettes sont assises côte à côte, elles mâchent, se passent lentement des sacs de papier dans lesquels elles fouillent, TANIA LA RUSSE- FATOU JEUNE- NICOLAI LE RUSSE.

Deux autres personnages aussi dans l’ombre, côte à côte, sont assis un peu en retrait, les bras croisés. Un homme LE PATRON, et une femme MARIA JEUNE,

Pedro tient un grand couteau et va pour entamer le pain qu’elle vient de poser. Maria lui saisit le poignet.

MARIA : Posez ce couteau. Je ne veux pas que ce soit vous. Je ne veux pas que vous me fassiez mes tartines.

PEDRO : De toute façon vous ne les mangez pas. Vous demandez des tartines et vous ne les mangez pas.

ZORA ; Quand est ce qu’elle vient La dame du conte?

MARIA (à Pedro) : Je veux que ce soit la nouvelle, la femme noire.

PEDRO ; La nouvelle s’appelle Fatou.

(à Zora) La dame qui conte elle ne viendra pas, elle est prise dans les embouteillages.

MARIA : Je veux que ce soit la nouvelle qui me fasse mes tartines.

PEDRO : Et vous les mangerez ?

ZORA : Elle les mangera pas. Maria elle les mange jamais.

On est vendredi, c’est l’heure du conte. Qu’est ce qu’elle fabrique ?

MARIA : Je ferai ce que je veux. Que ce soit avec Fatou ou avec vous.

PEDRO (à Fatou) Je te laisse t’occuper de celle-là, c’est une capricieuse, pleine de manies. De toute façon, elles sont toutes pénibles.

(à Zora) Je viens de vous le dire, pas de conte aujourd’hui, la conteuse est prise dans un embouteillage.

FATOU : Alors Maria, combien de tartines pour le goûter aujourd'hui ?

MARIA : Comme hier. Trois. Vous ne savez pas combien on nous donne de tartines ici ?

FATOU : Non, je ne travaille là que depuis ce matin.

MARIA : J'aime bien vous regarder faire. L'autre fait ça n'importe comment. Les nouvelles s'appliquent.

**PEDRO (blasée) : L'autre il s'appelle Pedro.
Vous avez terminé Zora, je vous enlève la tasse ?**

MARIA : Vous vous prenez le temps, de couper droit, de bien étaler le beurre jusqu'au bord.

ZORA : Où est ma serviette ?

FATOU ; Voilà Maria. Trois tartines. Servie comme une princesse.

PEDRO (à Zora) : Sur vos genoux Zora.

ZORA : Elle les mangera pas.

PEDRO ; Et puis elle va les tremper dans le thé comme d'habitude.

ZORA : Où est ma serviette ?

PEDRO ; Sur vos genoux Zora.

FATOU (à Maria) : Vous ne les mangez pas ? Vous savez le pain est bon, acheté ce matin, et le beurre est frais.

PEDRO : Allez Maria, mangez-les vos tartines, regardez Zora, comme elle se régale.

MARIA : Je vois que tout est bien. Mais il est rouge. Il ne faut pas manger de pain rouge.

ZORA : C'est dégueulasse le pain rouge.

**PEDRO: Elle fait toujours des histoires avec le pain.
Le pain rouge ça n'existe pas. Si vous n'en voulez pas de vos tartines, il ne faut pas demander. C'est idiot de gâcher. Zora va vous les manger si vous n'y touchez pas.**

ZORA : Pas question de manger le pain rouge de Maria !

PEDRO : Il n'y a pas de pain rouge dans cette maison !

**MARIA : Rien ne dit dans le règlement qu'il faut manger ses tartines.
Laissez-moi les regarder.**

PEDRO : Elles me fatiguent. Faut débarrasser maintenant.

FATOU (à Monique) Laisse. Tu vois bien que ça lui plaît qu'on fasse quelque chose pour elle.

(Temps)

(à Maria) Assez regardé les tartines Maria ? Je peux les jeter ?

MARIA : C'est très bien Fatou, vous pouvez débarrasser.

ZORA : Débarassez ! c'est l'heure du conte.

PEDRO: Mais qu'est ce que tu fais Fatou ? Pourquoi les emballer, ça part à la poubelle. (à Zora) Pas de conte aujourd'hui.

FATOU : Je fais comme ça, je fais toujours comme ça. Dans un peu de plastique et de Sopalin.

MARIA (à Pedro) : Fatou est soigneuse. Vous, vous jetez les tartines, de la même manière que vous les faites. Pour vous c'est pareil, donner, jeter.

ZORA : Pour lui tout est pareil.

PEDRO : Parce que je sais que vous ne les mangerez pas. Que la tranche soit coupée droite ou non, le beurre étalé comme ci ou comme ça.

ZORA : Et comme il m'habille parfois, tout de travers les boutons de mon col !

PEDRO Et Fatou, ce n'est pas une façon de faire, ici on n'emballer pas les ordures. Je t'ai vu déjà à la cuisine verser les restes dans des petits sacs,... Tu ranges la poubelle comme un placard, ça ne se fait pas.

FATOU : Ca ne gêne pas.

(à part) PEDRO : Il y a assez des petites manies de chacune. Celle-là avec ses tartines, l'autre avec ses photos de famille qu'il ne faut pas déplacer, celle-ci avec l'orientation de son fauteuil.

FATOU : C'est comme ça qu'elles s'expriment. Elles n'ont peut être plus vraiment le gout de raconter de leur vies, c'est leur petit théâtre, leurs manies.

PEDRO : Des histoires pour tout c'est fatigant.

Et puis leur vie, non, elles ne vont pas te la raconter. La mémoire c'est plus ça : Zora c'est un genre d'Alzheimer précoce, c'est venu petit à petit.

Maria, elle c'est une migrante, elle est Bolivienne, et c'est autre chose, elle a eu un accident. On n'a jamais su vraiment ce qui était arrivé. Ce qui s'est passé elle a oublié.

FATOU : Maria a l'œil qui brille quand on lui fait ses tartines. Elle aime les regarder posées au bord de sa tasse. Ca se voit. Ca lui parle.

PEDRO : Ici on n'a pas le temps de regarder les yeux briller.

ZORA ; On n' a pas le temps, c'est l'heure du conte.

**PEDRO : C'est l'heure de rien. La conteuse ne viendra pas.
Fatou passe-moi les tartines mouillées de Maria je vais les balancer.**

**FATOU : Doucement, c'est bien que ce qui se mange reste propre.
Le soir, il y a des gens qui se rassemblent derrière le foyer autour des poubelles. Il y a des gens qui ne se nourrissent que de ce que l'on jette.**

MARIA ; Il y a des gens derrière le foyer ?

**FATOU (s'amusant, prenant un air de conteuse) : Vous n'entendez pas la nuit ? Parfois ils se battent, ils se divisent les containers du quartier. Il y a les Polonais, les africains, les arméniens, les chinois. La nuit dans la ville, à la fermeture des magasins, c'est comme si une grande forêt avait poussé, et que tout un gibier était de sortie.
Alors de petits groupes se forment, s'arment de sacs, partent à la chasse.**

ZORA : Ca y est c'est l'heure du conte, approche ta chaise Maria.

PEDRO : Arrête Fatou, elles sont assez dérangées comme ça, il faut leur parler de choses normales. Ou leur lire des contes pour enfants, ils ont dit les psy. C'est structurant.

FATOU : Ce sont des choses normales que je raconte. Ca existe, alors ce sont des choses normales.

**PEDRO : les médecins n'aiment pas qu'on leur mette de drôles d'idées dans la tête.
Après elles mélangent. Je sors le scrabble. Ou les puzzles.**

ZORA : Moi j'aime bien les histoires de grande forêt. Quand doit venir mon fils, le bouclé ?

PEDRO : Vous n'avez pas de fils Zora, le bouclé c'est votre neveu, et il ne viendra que la semaine prochaine. Allez tirez vos lettres du sac.

MARIA : Nous emmerde le scrabble. C'est mieux les histoires de jungles de Fatou.

PEDRO : Tu vois elles n'y comprennent rien.

ZORA : On comprend très bien, fiche-nous la paix Pedro.

PEDRO : Je te les laisse, je vais faire leurs chambres.

LA NARATRICE : Pedro sort de la pièce.

FATOU (rêveuse, ardente, sur un air de confiance): Moi aussi un jour j'ai vu du pain rouge...

NARATRICE : Fatou se déplace vers les trois personnages dans l'ombre. Se tient derrière eux. Ils s'éclairent.

Fatou pose les mains sur la jeune femme noire qui se tient au milieu du couple.

FATOU : Quand je suis arrivée en Espagne, pour vivre, je lavais les escaliers des immeubles...

FATOU JEUNE : ... mais comme ces gens dans la rue je ne gagnais pas assez pour me nourrir. Je manquais de tout.

Au début je ne faisais les poubelles que la nuit. Je ne prends que ce qu'il y avait dessus, pas trop profond. En faisant vite, en me cachant.

ZORA : C'est dégoûtant....

TANIA LA RUSSE (regardant FATOU LA JEUNE): Qu'est ce qui est dégoûtant ? Ce qui est dégoûtant c'est d'avoir faim. Et de ne pas avoir à manger. De ne pas avoir assez. Pour soi, pour ses enfants.

FATOU ; C'est ce que m'a dit Tania, une russe, que j'ai rencontré un soir à Madrid. Elle et son mari Nicolaï vivait des décharges à El Solobra, le plus grand bidonville d'Europe. La première fois on s'est retrouvé tous les trois ensemble sur un mur à l'arrière d'un fast Food.

FATOU JEUNE : J'arrive pas à avaler ça.

NICOLAÏ LE RUSSE : ... ce qui est dégoûtant Petite, c'est de ne pas avoir dans sa tête un chemin propre entre la nourriture et soi.

Qu'est ce que tu as trouvé à manger?

FATOU JEUNE : La moitié d'un hamburger, et un fond de frite.

NICOLAÏ LE RUSSE : Tania, donne-lui un yaourt. Et une compote. Tu fouilles mal. Il y a des repas complets là-dedans.

TANIA LA RUSSE : Allez tiens-toi droite, redresse la tête.

Tu auras mal au ventre, si tu as pas d'estime pour ce que tu manges. On ne peut pas se nourrir de ce qu'on méprise. Ca tord les boyaux.

MARIA (à Fatou) : Pourquoi il vous a appelée Petite ?

FATOU : Parce que je suis plus jeune, regardez, c'était il y a 10 ans.

ZORA : Ah oui, vous étiez plus jeune...

FATOU JEUNE (à Nicolaï) : Ces choses sont sales, éventrée, mélangées.

NICOLAI LE RUSSE : Les choses ne sont que ce que tu en dis. C'que t'en vois.

Si tu veux chasser avec nous, il faut que tu aies du respect pour ces lieux, les poubelles, les décharges, pour ce que font tes mains dedans, et pour tout ce que tu trouves.

Redresse-toi quand tu manges. Ce bout de sandwich, il était destiné à être mangé. Quelqu'un l'a fabriqué, vendu, pour qu'il soit consommé en entier. Tu fais honneur à celui qui l'a fait, et au bœuf qui a donné sa viande, alors mâche avec fierté. On ne fait que rétablir la destiné.

TANIA LA RUSSE Qui décide de la finalité des choses ? Personne et tout le monde. Ça veut dire : seulement toi décide.

FATOU JEUNE : On nous regarde.

TANIA LA RUSSE : On nous regarde, mais on nous voit pas. Fous-toi de ce que pense le monde qui jette, il n'est pas plus propre. Mon mari est comme artiste, il démonte les machines électriques, il désosse les engins, il revend les métaux, répare les meubles pour les puces de Puerta. Moi je fais dans la denrée alimentaire, la fin des marchés, les bennes des surfaces. Je t'apprendrai aussi à coudre, à teindre et à revendre.

NICOLAI LE RUSSE : Si tu restes, tu comprendras comment on fait pour balayer la honte entre soi, et ce qu'on fait...

TANIA LA RUSSE ...On s'organise. On se donne des heures fixes pour y aller, chaque clan possède sa zone, on se partage les rues. Tu verras les gens de la ramasse sont aussi ordonnés que ceux des bureaux, des usines.

NICOLAS LE RUSSE...Ils travaillent, ils trient, ils connaissent la destination de chaque chose, ce qui peut être consommé ou non, réparable, vendable, recyclable.

TANIA LA RUSSE : Avant que les choses deviennent poussière, avant le grand oubli de ce qu'elles furent, c'est grand comme un pays. Un pays pour nous, On travaille, sur la dernière ligne de vie. On n'est pas des fossoyeurs, on n'est pas des éboueurs, on sauve. Et on se sauve.

FATOU : Ces deux là étaient un peu fêlés, ils pensaient que les choses avaient une âme, et les hommes une dignité. Je suis restée deux ans avec eux. Et j'avais fini par croire que tout ce qui venait de là était bon. Que tout pouvait passer par nos mains, et en ressortir, propre, reprendre une place. Redevenir vivant.

FATOU JEUNE

Et puis une fois Nicolaïl et Tania m'on fait descendre de la camionnette où on stockait ce qu'on ramassait qui nous paraissait utile, ils m'ont demandé de remonter seule à pied la rue Perton Valencia, dans une zone industrielle au sud de Madrid. Et d'y faire les bacs. (bouleversée vers Nicolai): Là-bas !, j'ai trouvé une chose qui aurait jamais du se trouver là...

MARIA : Je connais la rue Perton Valentia. Je me souviens, c'est une longue rue triste, où il y a des petites usines. Des fabriques. A l'époque on y trouvait du travail, même pour les sans papiers.

NICOLAI LE RUSSE : Qu'est ce tu as trouvé de si terrible Petite ?

FATOU JEUNE ; Une chose dont on ne pourra rien faire, ni vendre ni manger, ni rien. Que pleurer.

Dans la poubelle c'était plein de pain, rouge, des baguettes pleines de sang. Et au milieu, emballé dans une salopette blanche toute tachée. Ca ! un bras ! un bras de femme ! Un bras coupé !

Une chose pas réparable.

TANIA LA RUSSE ; Chacun doit s'occuper de ce qu'il trouve. Recoller les morceaux. Si ce bras est venu te trouver toi Fatou, c'est qu'il pense que tu pourras faire quelque chose pour lui. Il faudra que tu te débrouilles.

Tu as toute la vie pour ça.

NICOLAI LE RUSSE : Le bras, prends-le en photo.

TANIA LA RUSSE : puis enterre-le sous un arbre dans un coin qui te plaît. Et ensuite cherche.

NICOLAI LE RUSSE : De toute façon tu ne vas plus jamais vraiment bien dormir tant que tu sauras pas à qui il appartient.

FATOU ; De ce jour là j'ai arrêté net les ordures. J'ai quitté Tania et Nicolail...

FATOU JEUNE : Pour manger j'ai lavé trois fois plus d'escaliers. Mais j'ai fait ce qu'ils ont dit, enterré, et gardé une photo.

FATOU : Maintenant je me loue à la journée dans les hôpitaux, les hospices, les centres d'accueil, les endroits où les gens sont cassés. Et parfois j'en parle. Parce que ça m'empêche toujours de dormir, ce pain rouge.

LA NARRATRICE : Fatou a sorti une grande photo de sous sa blouse. Maria tend le bras vers elle.

MARIA : Donnez- la moi. Quand c'est arrivé, je n'ai rien raconté, j'ai rien dit à personne de la vérité. J'ai fait comme il m'a demandé le patron. J'ai dit ce qu'il m'a dit de dire.

LA NARRATRICE ; La dernière partie de la scène restée dans l'ombre s'éclaire. Le couple tremble. L'homme a le visage blanc, passé à la farine.

LE PATRON BOULANGER

S'ils te demandent dis-leur que c'est la malchance Maria.

Tu ne sais pas dans quelle merde tu me mets.

Tu n'as pas intérêt à parler. Qu'est ce qu'il t'a pris bon sang de mettre le bras dans le pétrin ?

MARIA JEUNE : Le papier de la levure est tombé quand je l'ai déballée, j'ai voulu le rattraper. Je ne voulais pas que tu trouves du papier dans la pâte. Tu m'aurais jeté dehors.

J'ai mal patron.

LE PATRON BOULANGER ; Bien sûr que tu as mal. Ils vont te soigner. Bois un peu. Bois encore. Je t'amène à l'hôpital. Ils vont s'occuper de toi. Dis-leur que c'est la malchance.

MARIA JEUNE : La malchance.

LE PATRON BOULANGER

Parle pas de la boulangerie. Parle pas de moi. Parle de rien. Pas du travail. Juste la malchance.

Sinon t'auras des ennuis. Tu es sans papiers, toi aussi tu auras des ennuis.

MARIA JEUNE : Ca suffit pas la malchance à couper un bras.

LE PATRON BOULANGER Dis-leur, je sais pas, que tu es tombée sur la voix ferrée. Qu'un engin t'a heurtée. Bois encore. Serre ton coude avec le chiffon. Tombe pas dans les pommes Maria. !

Dis leur que tu étais saoule. Que tu es tombée sur la voie. A la barrière.

La malchance.

Et puis descend de la voiture maintenant.

MARIA JEUNE

On est où ?

LE PATRON BOULANGER On n'est pas loin. Il te reste 200 mètres à faire. Regarde là bas, le bâtiment éclairé, c'est l'hôpital.

MARIA JEUNE : Tu m'accompagnes pas ?

LE PATRON BOULANGER ; J'peux pas. Ils vont me poser des questions. Ils vont prendre mon nom. Ils vont faire une enquête. Fermer la boulangerie. Tout le monde sera viré si tu parles.

Surtout Maria tais-toi !

Descend de la voiture. Tu pisses le sang.

MARIA JEUNE : Et mon bras ?

LE PATRON BOULANGER : Ton bras ils le recoudront, ils te le remettront.

MARIA JEUNE : Il est resté dans la machine. Il faut retourner.

LE PATRON BOULANGER Je vais aller le chercher, je te promets. Je retourne le chercher. Je le poserai à la barrière, à côté de la voie, ils enverront quelqu'un pour le chercher.

Va-y maintenant. Ils vont te soigner. Dis que c'est la malchance.

Moi je peux pas faire plus.

MARIA et MARIA JEUNE : J'ai réussi à marcher jusqu'à l'hôpital.

Ils n'ont rien retrouvé à la barrière.

Ils m'ont mis un bras en plastique.

NARATRICE : Le patron n'a jamais apporté le bras coupé de Maria, ni à la barrière, ni à l'hôpital.

On aurait pu sans doute lui greffer, mais il l'a jeté à la poubelle immédiatement en rentrant, après avoir nettoyé la machine à pétrir, et a demandé aux ouvriers de reprendre le travail. Il y avait une grosse commande à assurer pour le lendemain. Maria n'a rien dit, à part la malchance.

FIN